

Universitäts- und Landesbibliothek Bonn

Le parfait causeur

L'Épine, Ernest L.

Paris, 1879

Quel drôle de voyage!

urn:nbn:de:hbz:5:1-25228

QUEL DROLE DE VOYAGE!...

Hermance me dit un matin :

« Tu ne sais pas, mon bon petit homme, je meurs d'envie d'aller à la mer. (Il faut vous dire que nous étions au mois d'août, le lendemain de ma fête.) Je ne dors pas; Paris n'a plus assez d'air pour moi. Le porteur d'eau a beau faire trois voyages par jour, cela ne me suffit plus.. Petit homme, petit homme, si tu veux être bien mignon, si tu veux qu'on t'adore, si tu tiens à me voir heureuse... j'ai failli dire : si tu ne veux pas courir trop de risques... hum!... tu me comprends, n'est-ce pas, petit homme? eh bien, tu me conduiras à la mer tout de suite. »

Cela se passait à huit heures du matin, après une nuit orageuse. Nous n'avions pas fermé l'œil de la nuit. (Cette expression de cyclope m'a toujours déplu; mais, enfin, puisque tout le monde l'emploie, faisons comme tout le

monde. Donc, nous n'avions pas fermé l'œil.) J'attendais cette sortie depuis huit jours déjà. Tous les ans (depuis l'année dernière), Hermance me joue cette barcarolle quand vient la canicule.

« Est-ce que c'est bien sérieux ? repris-je avec un petit air enjoué. Comment, Nini veut quitter son joli petit appartement, s'en aller dans des hôtels plus ou moins propres, au lieu de rester ici dans la batiste de ses draps et le satin de son mobilier ?

— Nous irons dans les meilleurs hôtels, sois tranquille.

— Quoi ! Nini se contentera des rogatons de nos établissements balnéotechniques, quand elle a chez elle un cordon bleu... céleste et une cave sans rivale ?

— Sois calme, petit homme. Il ne faut pas que cela te tourmente. Si l'on y est mal, nous éviterons les établissements balné... balnéo... balnéa... je ne me rappelle pas ce que tu as dit, et nous irons dans de bons coins que je connais.

— Mais...

— On a tout ce que l'on veut avec de l'argent et de l'esprit. Tu as de l'argent, j'ai de l'esprit ; nous nous tirerons d'affaire partout.

— C'est que je vais te dire... »

Hermance cacha sa tête dans les plis de son

oreiller. Si elle ne pleura pas, ce ne fut pas sa faute, la pauvre petite!

Je compris qu'il n'y avait pas à lutter; et puis, après tout, il faisait vraiment abominablement chaud, et son désir était tout naturel. Je fis un premier pas. Elle secoua les épaules, me repoussa, et du fond de la ruelle me lança un — « Laissez-moi tranquille! » bien accentué.

« Hermance, voyons, Hermance... ma petite fille... mon gardenia!...

— Vous me dégoûtez, je vous dis. Non, pour une pauvre petite fois que je vous demande quelque chose, vous n'êtes pas gentil.

— Oh! ingrate! Tu as déjà oublié les chevaux que je t'ai donnés il y a quinze jours?

— Vous aimeriez mieux me voir trotter à pied, n'est-ce pas? Vous allez me reprocher ce que vous m'avez donné?

— Assurément non, mais tu as l'air de dire... »

Hermance se retourna brusquement de mon côté, s'appuya sur son coude et me lança son *delenda Carthago* :

« Voulez-vous, oui ou non, me conduire à la mer?

— Je le veux bien, mais... »

Elle fit un nouveau plongeon dans son oreiller, accompagné d'un nouveau sanglot,

cette fois. Je l'entendis vaguement qui murmurait :

« Ah ! maman ! maman ! il me fait des conditions !... »

Il me fallut vingt bonnes minutes pour l'apaiser. Je montrai un peu plus de fermeté qu'à l'ordinaire ; ça n'eût pas l'air de lui déplaire, et, en fin de compte, il fut décidé que nous partirions le surlendemain.

« Comprends-moi bien, cher petit oiseau de vermeil.

— D'or, j'aime mieux ça.

— Soit : cher petit oiseau d'or. J'ai autant que toi le désir d'aller me saler un brin. La vie de Paris me pèse...

— Te pèse ? avec moi ?

— Me pèse...rait (tu ne me laisses pas finir), si tu n'étais pas avec moi. Ce dont je ne veux pas entendre parler, c'est de ces plages à trottoir, succursales des bals publics, où les femmes se costument ridiculement, quand elles ne se décostument pas scandaleusement. Où l'on mène une vie bâtarde, sans queue ni tête...

— Comme tu exagères !

— Où l'on se décolète de l'orteil à la nuque quand il fait jour, pour se couvrir de la nuque à l'orteil à l'heure du bal.

— Ne veux-tu pas que nous dansions toutes nues ?

— Tu sais bien ce que je veux dire. Je déteste ces campagnes sans campagne, ces grenouillères, ces...

— Nous irons où tu voudras, là!

— Bien vrai?

— Vrai comme je t'aime; vrai comme tu crains de dépenser trop d'argent...

— Hermance, peux-tu dire!

— Vrai comme tu crains de te montrer avec moi.

— Voilà qui est injuste!

— Enfin, conduis-moi où tu voudras.

— Après tout, quand je n'aimerais pas à jeter mon argent aux galets, qu'est-ce que cela aurait d'extraordinaire? Si nous pouvons pour moitié moins nous amuser deux fois plus, où est le mal?

— Choisis la plage.

— Si tu veux, ma minette truffée, nous irons dans les Côtes-du-Nord, dans un petit pays retiré : à Loc-Maria-Kerjanégant-de-Kerminaouët.

— Comment dis-tu ça?

— Loc-Maria-Kerjanégant-de-Kerminaouët.

— Il y a déjà une bonne trotte de la première à la dernière syllabe de ce nom-là.

— Nous vivrons en sauvages.

— Quand il ne fera pas trop frais.

— Gaston, qui y est allé l'année dernière, en

est revenu ravi. Cela se trouve entre Lannion et Guingamp. On part le matin, à sept heures.

— Merci!... Il faut se lever à cinq heures, alors?

— On ne se couche pas.

— C'est gai.

— On arrive à Plougonnec-la-Morte à dix heures cinquante du soir.

— On reste tout ce temps-là en chemin de fer?

— Ça ne fait que seize heures, après tout.

— Et puis?

— On couche à Plougonnec.

— Dans quoi?

— Dans une auberge.

— Ce n'est pas moi qui fais de ces choses-là.

— Nous ne nous coucherons pas. Nous aurons bien le temps de dormir une fois au bord de la mer. Et puis, deux nuits sont bientôt passées. Il y a une petite voiture à cinq heures du matin pour...

— Comment, à cinq heures?

— Puisque nous ne nous coucherons pas, nous pourrons nous lever de bonne heure.

— Quel voyage d'agrément!... Continue.

— Nous partirons à cinq heures. Nous respirerons l'air frais du matin.

— Tu me fais froid.

— Nous arriverons à Saint-Guigololet-de-

Therveleuc à neuf heures et demie, parce que la voiture ne va pas vite. Cela permet de bien voir le pays.

— Mais ce n'est pas ce nom-là que tu m'avais dit; ça commençait par Loc-Maria?

— Attends donc!... Là, nous changeons de voiture.

— Encore!

— Il y a un petit tape... chose qui prend des voyageurs, et qui part à trois heures pour Loc-Maria-Kerjanégant-de-Kerminaouët.

— A trois heures!... Et que ferons-nous pendant tout ce temps-là?

— Nous déjeunerons.

— Avec quoi? sur quoi? chez quoi? de quoi?...

— Ah! dame, tu sais! à la campagne!... et puis nous emporterons quelque chose. Après le déjeuner, nous flânerons; nous ferons des bouquets de scabieuses, de genêts et de digitales.

— Ouf!... Enfin!... Tu dis que nous partons à trois heures. Est-ce qu'on arrive quelque part, un jour ou l'autre, quand on entreprend ce voyage-là?

— Assurément! A six heures, nous arriverons à Loc-Maria-Kerja...

— Assez!

— Négant-de-Ker...

— Assez ! assez !

— Une fois là, nous n'aurons plus que deux petites heures à faire à pied.

— Hein?... Quoi?... Comment?... A pied?... Jamais de la vie, par exemple ! Deux lieues ! c'est-à-dire huit quarts de lieues !... Nous emporterons mon cercueil, alors. Je ferai mon testament au dernier buffet, pour être prête. Ah ! vous êtes gentil, vous. Deux lieues ! sur ces petits pieds-là !

— Ça ne fait, après tout, qu'une lieue pour chacun d'eux.

— Vous combinez ma mort avec un sang-froid admirable.

— Eh bien, tiens, nous les ferons à cheval, ces deux lieues.

— A cheval !... J'aime mieux ça. Oui, mais... mes bagages ?

— J'en fais mon affaire. Et puis, tu verras quel drôle de pays. C'est ça qui n'est pas banal comme Trouville, Étretat et compagnie. Tu seras enchantée. »

Je triomphai !...

Le 23 août, à cinq heures dix minutes, Hermance, en se réveillant, commença à grogner. Elle insista pour rester au lit, me signifiant qu'elle n'avait jamais eu de goût pour le lever de l'aurore et qu'elle l'avait bien prouvé. Le fait est... que...

A six heures, elle prit son parti. A sept heures moins dix, nous entrions dans la gare. Et tout le long du chemin j'eus à subir ce refrain :

« Ah ! c'est amusant de voyager avec toi ! Ce n'est pas pour dire ! Au lieu de déjeuner tranquillement à Paris et d'aller dîner à Dieppe, tu vous fiches des programmes à crever un cheval de brasserie. »

Je ne vis qu'à la gare l'amas de bagages qu'emportait ma compagne. Je voulus protester.

« Tu nous ennuies, dit-elle. Qu'est-ce que tu veux que je fasse là-bas, en tête à tête avec toi, si je ne m'habille pas un peu ?

— Puisque je te dis qu'il n'y a personne ; qu'on vit nu-pieds, en chapeau de grosse paille, en vareuse...

— Tu verras ça, nu-pieds ! merci ; bien obligée ! »

Plusieurs hommes d'équipe entreprirent inutilement d'enlever un colis énorme, plus lourd que les autres.

« Qu'y a-t-il donc là dedans ? lui demandai-je.

— Des draps.

— Comment cela ?

— Vous imaginez-vous que je vais dormir dans vos affreuses râpes d'auberges, pour avoir

le corps plein de durillons au retour? Ça vous est égal que je m'abîme, n'est-ce pas? »

Que faire? Les bagages étaient là, le train allait partir. Je fis enregistrer vingt-trois colis et payai quatre-vingt-dix-neuf francs de supplément de bagages.

« Tu vois, grande dinde, me dit Hermance, si, au lieu d'avoir des idées biscornues comme tu en as nuit et jour, tu m'avais tout bêtement conduite à Dieppe, tu aurais déjà cent dix francs de plus, et soixante-cinq francs de supplément de bagages de moins. »

Je ne répondis rien parce que je sais par expérience combien Hermance est féroce quand, par hasard, elle se trouve avoir raison.

Au Mans elle refusa de déjeuner, disant qu'elle n'avait pas faim. Ce n'est que sept minutes avant le départ du train, vingt-trois minutes après notre arrivée, qu'elle se décida à demander un potage, une sole au vin blanc, une volaille froide au beurre de Montpellier, un perdreau rôti, des tomates farcies, des fruits, etc. Nous n'avons aperçu que le potage et l'addition qui s'élevait à cinquante-huit francs soixante-quinze.

Elle entama une colère rouge qui ne cessa que le soir.

« Vous voyez ce dont vous êtes cause, avec votre idée de voyage au long cours. Je meurs

de faim; je me suis brûlé la langue, j'ai mal à l'estomac, mal à la tête. Si nous étions allés à Trouville, nous aurions tranquillement déjeuné chez nous. Mais vous avez des idées d'économie à vous!... Pour ne pas me conduire dans un endroit propre, vous me faites mourir de faim. »

Cela dura onze heures. Et Dieu sait ce que je lui achetai de gâteaux, de pains fourrés, de fruits, etc.

A quatre heures, elle voulut dormir, et comme le compartiment était complet, elle me renvoya dans un autre wagon, afin de s'étendre. Je descendais à chaque station pour prendre ses ordres et la trouvais toujours endormie. Ses compagnons de route étaient du reste fort bien. Il y avait surtout, en face d'Hermance, un jeune homme très comme il faut, qui mettait à dormir autant de persévérance qu'elle.

A la station de Broons, je ne la trouvai plus dans son compartiment. Je demandai au chef de gare s'il avait vu sortir une dame vêtue de telle et telle façon... Il m'arrêta dès le début de mon discours pour me dire qu'il n'était descendu aucun voyageur pour sa localité, et que j'eusse à remonter dans le train au plus vite parce qu'il allait donner le signal de départ. Je fus très inquiet jusqu'à la station suivante. A

Plenec-Jugon, je la retrouvai. Elle était montée dans un coupé à reculons.

« Tu m'as cherchée, mon pauvre poulot? me dit-elle.

— Tu m'as fait très peur, en effet.

— Figure-toi que d'aller dans le sens du train me donnait mal au cœur; et puis j'avais le soleil dans l'œil. Le monsieur qui était en face de moi a vu combien je souffrais, il a eu pitié de ton Hermance et a offert de me conduire dans un autre compartiment. Ce coupé était vide. J'y ai pris place, te cherchant partout des yeux. Le train allait partir, mon voisin a dû monter ici, sans quoi il serait resté à la station.

— Je vais monter auprès de toi.

— Impossible, mon chéri.

— Pourquoi cela, puisque vous n'êtes que deux?

— Tu comprends que je veux m'étendre.

— Il reste encore une place, et...

— Comment! tu aurais l'impolitesse de réveiller ce monsieur qui dort si bien?... En voilà un dormeur! Le trajet ne doit pas lui paraître long. Il s'est couché en entrant ici et rien ne peut le réveiller. Au revoir, petit homme, je vais reprendre mon somme. »

Hermance ferma la portière.

Je ne trouvais pas bien qu'elle me sacrifîât ainsi au bien-être d'un étranger, et, pour le lui

faire sentir, je ne la dérangeai plus jusqu'à Plougonnec où nous arrivâmes à onze heures trente, en retard de quarante minutes.

J'eus grand'peine à la réveiller. Elle était seule.

« Tu vois, grand bêta ! Si tu étais revenu, tu aurais fait le reste de la route auprès de ta Ninette. Il y a plus de trois heures que mon compagnon est parti. Et puis tu l'aurais remercié, ce monsieur. Il a été très complaisant pour ta petite femme. C'eût été poli de ta part. »

Je n'eus pas le temps de lui répondre ; il me fallut courir aux bagages. Nos vingt-trois colis encombraient la station. Je demandai qu'on m'indiquât une auberge.

Le chef de gare me répondit qu'il ne pouvait me désigner aucun logis qui méritât ce nom ; que Plougonnec dormait et qu'on ne réveillait pas aisément Plougonnec.

« Si j'ai un conseil à vous donner, c'est de ne pas attendre le courrier de cinq heures, de ne pas vous hasarder à coucher ici, de prendre une voiture et d'aller à Saint-Guignolet-de-Therveleuc. Vous y arriverez à sept heures.

— Comment, à sept heures ? On m'a dit qu'il n'y avait que quatre heures de route.

— Faites excuse, monsieur ; il faut deux bonnes heures pour trouver une carriole pour vous et deux charrettes pour vos bagages, pour

atteler, et cætera. Vous ne partirez pas avant une heure trente. Ce n'est pas trop de cinq heures et demie pour faire le trajet. C'est tout côtes d'ici à Saint-Guignolet ».

Hermance faillit se trouver mal. Elle épuisa à mon profit toutes les épithètes humiliantes de la langue verte. Je pris le parti de la fuite et, escorté d'un homme d'équipe, je me mis en quête de moyens de transport. Je parcourus à tâtons les ruelles de Plougonnec ; faisant hurler les chiens à chaque appel, buttant dans des mares, me heurtant aux brancards des charrettes, aux socs des charrues remisées sur la voie publique, piquant, de ci, de là, une tête dans les tas de fumier ou glissant dans le purin. Toutes les portes demeuraient closes ; à peine obtenions-nous de loin en loin quelque injure en manière de réponse. Cependant, à force de recherches, je découvris une voiture et un voiturier. Il était deux heures. La voiture n'était pas suspendue. Le voiturier était ivre.

« Que cela ne vous impressionne pas, monsieur, me dit l'homme d'équipe ; il y a quatorze ans que je connais Yvelon. Il n'a pas dégrisé depuis, et jamais il n'a fait de malheur. Je répondrais moins de la casse s'il était à jeun. »

Yvelon me demanda 40 francs pour faire le trajet, et une heure pour laisser souffler ses chevaux.

« Vous comprenez, j'arrive de conduire un bourgeois à la gare. Ça n'a pas encore été débridé, ces bêtes... Je ne parle pas de moi... un verre de quelque chose, c'est bientôt bu, mais ça a les jambes engourdies après sept heures de route.

— Sept heures?... Que me chantez-vous là? Il y a cinq heures trente au plus d'ici à Saint-Guignolet.

— Si monsieur connaît mieux le chemin que moi, c'est une autre affaire. Il n'a qu'à prendre sa voiture et non la mienne. Je vas me coucher. »

J'eus grand'peine à « défroisser » l'amour-propre de mon ivrogne. Je n'y parvins qu'en promettant un pourboire de 10 francs... « pour faire un compte rond. » Pendant que je traitais avec Yvelon, mon guide s'était remis en quête de deux charrettes pour les bagages. A trois heures, il arriva rayonnant, suivi de deux haquets attelés de bœufs.

« Avec cela, vous traîneriez le monde, » me dit-il.

J'eus d'abord un mouvement de joie et de triomphe, voyant mes trois équipages attelés et prêts à partir. Mais lorsqu'il me fallut suivre au petit pas le convoi, je compris que nous n'arriverions à destination que le soir, et je me préparai à tout. Hermance est si violente!

Quand nous arrivâmes à la gare, nous la trouvâmes fermée. Tout était silencieux et sombre.

« Voilà qui est un peu violent! dis-je à mon guide. Où est votre chef?

— Ça l'aura embêté d'attendre, il se sera couché.

— Et ma femme?... et les bagages?...

— Je ne peux pas vous dire où il les a mis, mais il ne faut pas avoir de crainte; le chef est un homme soigneux.

— Tout cela est bel et bon, mais je veux retrouver ma femme. Réveillez le chef de gare.

— Je ne peux pas, vous comprenez. Il faut qu'il soit sur pied à cinq heures moins dix-sept minutes. C'est pas trop dormir.

— Où loge-t-il? je le réveillerai, moi.

— Ah! c'est pas mon affaire.

— Enfin, je ne puis pas comme cela égarer ma femme, sans la chercher.

— Ça finit toujours par se retrouver, une femme, interrompit le voiturier. Tenez, histoire de vous rassurer, moi qui vous parle, j'ai perdu mon épouse en 1849 à la foire de Guingamp, n'est-ce pas? Eh bien, je l'ai retrouvée à la foire de Saint-Brieuc, en 64, et Dieu sait que je ne la cherchais pas. »

J'avais pris le parti de frapper à la porte de

la station à coups de talons. Cette sérénade amena le chef de gare à une fenêtre du premier.

« Qu'est-ce que vous voulez ?

— Ma femme.

— Elle est ici votre femme, et elle vous prie de faire moins de train. Vous l'empêchez de dormir.

— Ouvrez-moi.

— Ça n'est pas l'heure.

— Je m'en fiche pas mal.

— C'est possible; mais on n'entre pas dans les gares en dehors des heures réglementaires. Il nous est expressément défendu d'ouvrir au public.

— Je ne suis pas le public.

— Vous êtes mon parent, peut-être ?

— Je veux ma femme.

— Elle dort. Je lui ai donné mon lit.

— Mais...

— Vous l'aviez abandonnée sur la voie publique. Il n'y a pas de quoi faire tant l'empressé.

— Abandonnée...

— La gare ouvre à quatre heures trente. Revenez et je recevrai votre réclamation. Jusque-là, bonne nuit. »

La fenêtre se referma, la lumière disparut et je me retrouvai sur la chaussée avec Yvelon, les deux charretiers et mon guide.

« Bien le bonsoir, monsieur, me dit ce dernier, je n'ai plus qu'une heure pour dormir, vous m'excuserez si je vous quitte. J'espère que vous ne m'oublierez pas. »

Et il me tendit sa casquette dans laquelle je mis cinq francs.

« Eh bien, monsieur, me dit le voiturier, est-ce que nous n'allons pas partir ? »

— Vous voyez bien que cela n'est pas possible.

— Assurément.

— Alors, vous comprenez que les conditions ne peuvent pas être les mêmes.

— Pour nous non plus, » reprirent les charretiers

Il me fallut traiter sur de nouvelles bases que je trouvais on ne peut plus onéreuses. Je m'étendis dans la paille d'un des haquets, espérant y trouver le sommeil ; je n'y trouvais que des puces.

Je venais de m'endormir, lorsqu'un bruit de grelots me réveilla. L'omnibus du chemin de fer venait prendre pour Saint-Guignolet les voyageurs que lui apportait l'express. On venait d'ouvrir la station. Sur le pas de la porte, l'homme d'équipe et le chef de gare fumaient leur pipe. Le soleil se levait. Les oiseaux faisaient un bruit d'enfer.

Je sortis brisé, éreinté, moulu, de la paille

dans laquelle j'avais cherché un refuge, m'étirant à me désarticuler les membres, bâillant à me décrocher la mâchoire. Un éclat de rire argentin me fit lever les yeux. A la fenêtre où quelques heures plus tôt j'avais vu le chef de gare, Hermance peignait ses longs cheveux.

« Bonjour, petit homme. Qu'est-ce que tu fais là, petit homme? As-tu bien dormi, petit homme? »

Je répondis par un juron.

« Oh!... qu'avez-vous donc ce matin, petit homme? Vous n'avez pas le réveil gracieux. »

Le chef de gare vint à moi, se confondit en excuses, invoqua le règlement, les usages, m'expliqua qu'Hermance lui avait demandé asile, qu'elle l'avait engagé à fermer la station, persuadée que j'avais trouvé une chambre en ville. Il se conduisit, enfin, en vrai gentleman, et me fit tant de politesses que j'en étais gêné. La présence de ma compagne mit fin, heureusement, à cette conversation. Elle arrivait pimpante, fraîche, reposée, le sourire sur les lèvres.

« Quel temps admirable! me dit-elle. Et me désignant le chef de gare : — Vous ne pouvez pas vous figurer combien ce monsieur a été gentil pour moi. Vous l'avez remercié, j'espère? »

— Mais oui... mais oui.

— Vous n'avez pas rêvé de m'emmener dans cette carriole ?

— Mais pardon, j'y ai pensé et j'y pense encore.

— Bien obligée. Je vais partir avec le courrier, et vous me rejoindrez à Saint-Guignolet.

— Comment, je vous rejoindrai ? Mais je ne vous quitte plus.

— J'aime mieux renoncer au voyage, alors. Vous voyez bien que l'omnibus ne peut pas prendre tous nos colis.

— C'est eux qui nous rejoindront.

— Vous croyez que je vais laisser mes bagages abandonnés sur les grands chemins ? Voilà ce que vous allez faire, ou je vous plante là.

— Cependant, laissez-moi vous dire...

— Rien du tout. Je vais prendre l'omnibus, emporter deux ou trois malles dont j'ai plus particulièrement besoin. Retenez, pour moi, tout le coupé. Puis vous ferez charger mes bagages sur ces voitures à bœufs, et vous les escorterez. Puisque vous avez trouvé ces moyens de transport bons pour moi, ne soyez pas surpris si je les trouve parfaitement suffisants pour vous. »

La rage m'a quelquefois pris à la gorge ; jamais si vigoureusement que ce matin-là. J'aurais eu la force et la lâcheté d'étrangler ma

douce amie, et je crois ne pas trop m'avancer en déclarant que j'aurais, en agissant ainsi, rendu service à l'humanité.

Hermance monta dans le coupé. L'express arriva, la gare eut un moment d'agitation; puis je vis partir l'omnibus, et je le suivis des yeux jusqu'à ce qu'il eût disparu dans la poussière.

Quand je revins à moi, la station était à peu près déserte. On chargeait les vingt colis d'Hermance sur les haquets; le voiturier remettait au brancard sa jument qu'il avait envoyée au vert, et les bœufs accouplés suivaient de l'œil, la tête basse, la charge qu'ils allaient traîner.

A six heures, nous nous mîmes en route; au pas, au pas, au petit, petit pas. Je suivais à pied, car je ne sais rien de plus énervant que de rouler dans une voiture que les piétons devancent.

Chaque village, chaque bourg, chaque hameau, chaque cabaret servait de prétexte à une halte. Au bout de deux heures nous avions fait quatre kilomètres et huit stations. De ce train-là, nous en avions pour quarante-huit heures. Je voulus faire des observations, on ne m'écouta pas. Le cidre et l'eau-de-vie commençaient à fermenter dans les trois piètres cervelles de mes trois piètres voituriers. A quatre heures du soir, nous étions à moitié chemin.

« Voyez-vous, le monsieur, me dit Yvelon qui se tenait debout avec peine, le soleil nous a montré les dents toute la journée ; il a fait chaud qu'on en voit double ; les bêtes suent, les gens ont soif, les bêtes ont faim, les gens sont las. Nous allons nous arrêter ici et dîner au *Coq-d'or*. Vous y serez comme chez vous.

— Rester ici?... Jamais de la vie.

— Faites à votre convenance, le monsieur, à votre convenance. Continuez votre chemin ; nous, nous repartirons au petit jour. Nous nous retrouverons à Saint-Guignolet.

— Vous allez continuer votre route, je ne veux pas m'arrêter ici ; nous devrions être déjà rendus à destination. Vous me l'avez promis.

— Cela arrive tous les jours qu'on compte sur des choses qui ne réussissent pas. Ça vous est déjà arrivé, pas vrai ?

— Je prétends continuer mon chemin et ne pas quitter mes bagages.

— Est-ce que vous avez peur qu'on vous les vole ? me dit brusquement un des voituriers en arrêtant son haquet.

— Il n'y a pas de filous ici... c'est à Paris que c'est tout filous, entendez-vous ce que je vous dis là ? reprit le troisième charretier, plus ivre encore que ses deux confrères.

— Et puis nous nous en fichons pas mal de ce qu'il y a dans vos caisses.

- Nous ne demandons pas l'aumône.
 - Nous gagnons honnêtement notre vie.
 - Faudrait pas dire que nous sommes des voleurs, parce que, voyez-vous...
 - Des Parisiens, nous cassons ça comme verre, ici.
 - Je ne vous ai pas dit de grossièretés, moi.
 - Il ne manquerait plus que ça!!!
 - Je vous ai dit de continuer votre route.
 - Et si nous ne voulons pas la continuer?
 - Oui, qu'est-ce qui arrivera?
 - Je me plaindrai à la gendarmerie, au commissaire, au sous-préfet, au préfet, au ministre, s'il le faut.
 - Nous nous en f... pas mal, et nous allons bien vous le prouver. Claude, aide-moi donc à mettre sur la route les caisses de ce Parisien.
 - A condition que tu déchargeras aussi ma voiture.
 - Ça y est.
 - Qu'est-ce que vous faites là?
 - Vous le voyez bien. On vous les rend, vos bagages, puisque vous n'avez pas confiance. »
- Mes trois bourreaux jetaient à bas de leurs camions les caisses d'Hermance qui roulaient sur la chaussée. Au bout de dix minutes, les haquets étaient vides. Une barricade s'élevait en travers de la route. Une malle s'était ouverte, et le linge de corps jonchait le chemin : petits

bas à jour, chemises brodées, pantalons garnis de dentelles, mouchoirs richement garnis, et ceci et cela, tout était dispersé dans la poussière. Je suppliai Yvelon de me venir en aide.

« Ils sont soûls, me répondit l'ivrogne, y a rien à leur dire, ils sont soûls; faut pas s'obstiner avec les gens soûls. Ils vous tueraient comme un chien; ils sont soûls.

— Je ne puis pas les laisser faire !

— Bah! vous pouvez encore moins les arrêter. Ils sont soûls. Et puis, dans un instant ça va être fini, et ils s'en iront. »

Que faire? S'arracher les cheveux? J'en ai si peu! Accabler d'injures ses bourreaux? On reçoit des coups. Je tombai accablé sur la barricade.

« Et maintenant, payez-nous vite.

— Jamais!... jamais! par exemple!

— Claude, prends le Parisien par le collet de son habit.

— Voulez-vous bien me lâcher!...

— Couche-le sur le ventre, je lui tiens les jambes.

— Voleurs! gueux! brigands!...

— Vas-tu te taire ou je cogne! Yvelon, prends la bourse du monsieur.

— Vous ne ferez pas une chose pareille!...

— Tu vas voir.

— Je me plaindrai à la justice.

— Faut pas te gêner. »

Pendant ce temps, et tout en vidant mes poches, Yvelon me murmurait dans les oreilles.

« Vous ostinez pas, le monsieur, vous vous ferez du mal pour rien. Je les connais, ils sont brutaux. Et puis, ils sont soûls. Il n'y a rien à faire avec les gens soûls. »

La rage m'étouffa si bien que je demeurai sans connaissance, à plat sur le chemin. Il faut dire aussi que l'on m'avait un peu trop serré la cravate.

Un coup de fouet qui me sangla les jambes me rappela à la vie. Il faisait nuit noire. Une patache était arrêtée devant les vingt colis d'Hermance.

« Eh ! l'homme ! c'est vous qui barrez le chemin comme ça ? Debout tout de suite. Ce ne sont pas des farces à faire. Je n'ai pas le temps de rire. Si je vous avais écrasé on m'aurait mis à l'amende. Un peu plus, mes chevaux butaient sur vos caisses.

— Est-ce que vous croyez que je suis ici pour mon plaisir ?

— On a une lanterne, au moins, quand on barre la route.

— On vient de m'étrangler, de me voler ; aidez-moi à sortir d'ici.

— Et les dépêches ?... qui les remettra à l'express ? »

L'une des vitres du coupé s'abaissa ; une tête parut.

« Ne seriez-vous pas M. Gontran de Lachenal ? me dit la tête.

— Oui, monsieur, je le suis, pour mon malheur.

— J'allais au-devant de vous.

— Pas possible !

— De la part d'une dame.

— De la part d'Hermance ?

— De la part d'une jeune dame qui voyage avec un officier de spahis.

— Ce n'est pas Hermance.

— Faites excuse, c'est le nom que le guerrier donnait à la jeune dame.

— Nous ne connaissons pas de spahis...

— J'ai là une lettre pour vous.

— Donnez ! »

Le cocher s'impatiait. En vain je fouillais mes poches pour qu'il prît patience ; elles étaient vides. La tête fort heureusement me vint en aide. Elle me tendit une lettre, obtint qu'on me laissât une des lanternes de la voiture, me remit sa carte, un louis, et partit après avoir promis de m'envoyer du secours.

Le courrier s'éloigna.

Je me retrouvai seul une fois encore.

Je fixai la lanterne à un arbre. Voilà ce que contenait la lettre d'Hermance.

« Loc-Maria-je-ne-sais-pas-le-reste, mardi soir.

« Gros loup,

« J'ai vu le cloaque où tu comptais me relé-
« guer. Après la Morgue et les Catacombes,
« c'est ce que j'ai vu de plus triste. Je pars pour
« Trouville. Viens m'y rejoindre avec mes ba-
« gages. Ne reste pas trop longtemps en route,
« parce qu'il y a un tas de choses dont j'ai be-
« soin, et puis que je t'aime, malgré tout.

« Viens vite.

« Ton HERMANCÉ pour la vie.

« Ne t'inquiète pas de mon sort. Le hasard
« m'a fait rencontrer un de mes parents qui
« allait en Afrique. Il me laissera à Trouville
« sur son chemin. Si tu viens vite, tu pourras
« encore le remercier, car il est très gentil pour
« ta petite femme.

« Je t'embrasse sur tes petits nœuds. »

Je vous laisse à penser si je fus indigné. Je passai la nuit dans le fossé à ruminer des projets de vengeance. Au petit jour, je vis arriver le secours promis : deux fourgons traînés par de bons chevaux et un cabriolet passable. Je crus que j'allais embrasser les voituriers et leurs attelages. Une fois en route, mon cocher me remit une lettre.

« J'allais oublier de vous donner ce chiffon de papier, mon doux monsieur ; bien des excuses par préférence, si vous le permettez. C'est le monsieur qui nous envoie qui me l'a remis avant de monter en chemin de fer. »

Je pris la lettre qu'on me présentait.

Elle était ainsi conçue :

« Monsieur,

« Vous ne pouvez pas vous tirer d'affaire
« avec les 20 francs que je vous ai laissés. Je
« suis honteux de n'y avoir pas songé plus tôt.
« Vous trouverez ci-joint 200 francs pour votre
« route. Les camionneurs que je vous envoie
« sont payés.

« J'ai gardé un trop bon souvenir des quel-
« ques instants que M^{lle} Hermance a bien voulu
« me consacrer pour être ingrat. Les amis de
« nos *amies* sont nos amis. Vous voudrez bien
« lui transmettre de ma part ce que je suis trop
« heureux d'avoir pu mettre à votre disposi-
« tion. Elle saura ce que cela veut dire.

« Recevez, monsieur, avec mes félicitations
« sur l'heureux choix que vous avez fait de
« M^{lle} Hermance, l'assurance de ma plus par-
« faite considération.

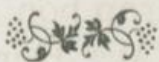
« X... ?

« Inutile d'ajouter que la carte que je vous
« ai remise n'est pas la mienne. »

Ce dernier coup m'acheva, et, quand je revis Hermance à Trouville, je lui fis les plus sanglants reproches.

« Que veux-tu ? me dit-elle ; tu vous fais faire de si drôles de voyages qu'il faut bien se distraire un peu. »

Une singulière fille, cette Hermance ! N'est-ce pas ?



Quel rôle de l'organe...

Il est le seul organe...

Il est le seul organe...

Il est le seul organe...

Il est le seul organe...

Il est le seul organe...

Il est le seul organe...

Il est le seul organe...

Il est le seul organe...

Il est le seul organe...

Il est le seul organe...

Il est le seul organe...

Il est le seul organe...

Il est le seul organe...

Il est le seul organe...

Il est le seul organe...

Il est le seul organe...

Il est le seul organe...

Il est le seul organe...

Il est le seul organe...

Il est le seul organe...

Il est le seul organe...

Il est le seul organe...

Il est le seul organe...

Il est le seul organe...

Il est le seul organe...

Il est le seul organe...

Il est le seul organe...

Il est le seul organe...

Il est le seul organe...

Il est le seul organe...

Il est le seul organe...

Il est le seul organe...

Il est le seul organe...

Il est le seul organe...

Il est le seul organe...

Il est le seul organe...

Il est le seul organe...

Il est le seul organe...

DOMINO!

J'ai connu quatre bons lurons, quatre bons lurons de verte allure. Ceux qui les voyaient le soir au *Café de l'École de droit* faire leur partie, ne pouvaient pas s'empêcher de dire : « Voilà quatre bonshommes qui n'engendrent pas la mélancolie ; » et c'est un fait qu'ils n'avaient jamais rien engendré de pareil.

Une passion commune les avait unis, passion aussi absorbante qu'innocente, à laquelle les plus intolérants eussent été fort empêchés de trouver à redire. Le domino à quatre avait toute leur tendresse.

Bien des fois, cependant, je l'avoue, je me suis demandé si Dieu, qui avait confié à chacun de nos quatre joueurs une belle âme toute neuve ; si la nature, qui avait soigneusement, et pendant plus d'un demi-siècle, graissé avec soin les ressorts et tiré au gré de leurs caprices les ficelles de ces pantins ; si les pauvres aïeux